

## **Credo littéraire** ou Les briques qui tombent des mains me cassent les pieds

Marc Vaillancourt

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, M. (1996). Credo littéraire : ou Les briques qui tombent des mains me cassent les pieds. *Moebius*, (67), 113–116.

**Credo littéraire**  
**ou**  
**Les briques qui tombent des mains**  
**me cassent les pieds**

Marc Vaillancourt

*Le bruit des vagues n'empêche pas les moules de dormir.*

Proverbe atlante

Il ferait beau voir que nous en sartrissions jamais, disait Simone à Jean-Paul. Moi, c'est tout vu. La littérature m'intéresse, et les littératés: question de sympathie d'andouille à boudin, je suppose. Dans le fla-fla des parades costumières, l'édifiante euphorie des banquets culturels et quelques bamboulas plus ou moins foraines, les naïfs et les tabarins se plaisent à distiller cette quintessence spirituelle, cette distinction d'âme, cette alacrité symposiaque et épulaire, ce génie de la race et autres je ne sais quelles fumeroles d'aludel menacées de gouverneur général myope qui ne fait pas le détail de la lèche: une feuille de rose est toujours bonne à prendre, de quelque langue qu'elle vienne. Salons du livre et boucanons du plumitif, se disent les éditeurs: ça nous fera des vivres pour le voyage, tape en bouche, hurlent ces bons comites, et vogue la galère: à nous les rives accores de la postérité! Ramez, grimauds! Tous les truismes vasouillards favorisent les vers de vase de l'intimisme poétique, esche épatante pour taquiner une Muse inexistante confortablement installée dans sa pétition d'éternité indélogeable.

La vague d'enthousiasme n'a pas soulevé les couches profondes de la population, mais la démocratie se méfie énormément de la liesse populaire, toujours prête à démolir quelque bastille timocratique, à jouer les maillotins avec les statues les plus sottement bouloignées, et on ne va tout de même pas demander aux boute-en-train professionnels de restaurer une allégresse de la Saint-Jean dans un pays qui a perdu l'esprit de famille. Comme d'habitude, on trouve des grincheux pour se scandaliser que la champagne ait le cœur de pétiller pendant l'agonie des classes moyennes sous prétexte qu'un génocide se médite aux antipodes ; mais cela est vieux comme le monde : l'odeur du torchon brûlé des ménages a toujours flotté, entêtante, sur les plus beaux galas, et chacun sait qu'il est de coutume d'allumer des lampions sur le chemin des abîmes. La tradition invite également à danser sur les volcans, avec des semelles de bronze comme Empédocle, de vent comme Rimbaud : c'est même là que se dansèrent les plus formidables pyrrhiques, les plus délicieux menuets, le plus tire-bouchonnant twist dont Pline déboucha le Vésuve comme le balthasar pluto-nien d'un cru millénaire, les plus endiablées tarentelles au bal des nations. Dieu merci ! car si l'homme ne dansait pas sur un volcan, où danserait-il, je vous le demande ? Le tout est de savoir sur quoi l'on danse et de taper du talon hardiment. La vie n'a pas de sens ? D'accord, et tant mieux : je m'en balance, mais pas au bout d'une corde ! Cela dit, je ne veux pas cracher dans la soupière, et si l'arsenic vous tente, allez-y carrément !

Vous avez remarqué, sans doute, que dans certains milieux arriérés le poète chante la rose en toutes saisons, Pâques gyrovague conformément à l'épacte et l'indiction, et sa maîtresse au plus pressant avant qu'elle ne tombe au gratte-cul – ce en quoi, il a bien raison ! Faisons comme lui. Les écoles, castes, sectes, chapelles, coteries me débectent, comme toutes les formes de mise au pas jargonard, et je les refuse plus d'instinct que de raison. Cela tient peut-être au fond de ma nature qui est fière sans vanité excessive, plutôt cagnarde, peu productive, fêtarde et faitarde, prime-sautière, frivole ; si d'aventure je me donne l'air de prendre une chose à cœur, c'est toujours en réservant mon quant-à-moi ; ainsi verrez-vous sans cesse chez moi la troupe des responsabilités civiles s'égailler au souffle de Pan, comme une classe de caractériels à la première œillade de la libellule ou du papillon. C'est pourquoi j'ai toujours eu une sympathie pas secrète du tout pour le mésadapté, c'est

pourquoi sans doute je n'ai jamais rien de plus pressé que de virer ma cuti au pifomètre selon les invites d'un tropisme aussi résolument au poil et à la plume (au sens de Saint-Simon et de Madame de Sévigné) que déplorablement timide. Relisez *La bête à bon Dieu et la pomme de terre*, texte réputé idiot. La Science ne devrait pas tarder (notez, elle fait bien de prendre son temps) à paronympher Bernardin de Saint-Pierre ! On s'est beaucoup moqué du père Hugo à cause, entre autres, d'un vers où il décrit hallucinatoirement ce que nos têtes à « X » nomment trou noir (en russe, on dit singularité ; *trou noir* est une tournure obscène : je vous la donne en mille, vits embrenés, maniaques, têtes à baise chercheuse, petits coquins !).

Où je veux en venir ? Nulle part, évidemment ! le coucou chante pour rien, chante pour lui, sinon pour moi : c'est la même chose ! Entre tant (\*) si vous voulez escoffier un littéraire critique, il ne faudra pas vous mouronner pour moi. Je garde dans mon cartonier une liste de vaches marines à refroidir par ordre de priorité. Je ne me targue pas de pouvoir tartiner, sous l'unique impulsion des routines copinardeuses et lèchoculturelles, cent lignes à tout casser. La plupart des critiques excellent dans ce barbouillage amphigourique, condescendant, couille molle, ignorantin, péremptoire et maniéré. La mort de l'un de ces savantasses est une bénédiction pour la littérature ; malheureusement, cette mort est presque toujours naturelle – sauf drame conjugal – et les arrivistes se pressent sur les rangs. Deux ou trois défuntisations sadiques, la tripe au vent et le duodénum jeté aux chiens, feraient réfléchir. Et dire que la baïonnette-sabre se solde dans les magasins de surplus militaires pour une mitraille de billon !

En attendant, la mistoufle menace : tradition, quand tu nous tiens ! Vos dons seront les bienvenus. Reconnaissance éternelle. Je ne raconterai pas ma vie. On ne connaît que trop ma « bêtise insondable » ; seul un sonar (ou un *profond* connard) pourrait donner un schématique aperçu de mes abysses. (Vous lirez le roman que je mitonne : transposition subtile, grand art, élégance suprême mais sans affectation aucune, distinction supercoquenteuse, exquis grossièretés, syntaxe au traceret, scrupuleuse propriété des termes, culture, finesse, et cætera – bref, la formule du bide intégral. Il faut savoir ce que l'on veut : on est artiste, ou maqueur !) Dons en nature ou en espèces. Chèques personnels. Toutes sommes acceptées. Merci.

(\*) J'écris *entre tant* et non *entre-temps* qui n'a proprement aucun sens, combien que le donnent les dictionnaires. Que si l'on voudrait (\*\*) faire ferme contre la raison, on cédera au moins à l'argument philologique. On trouve les doublets *entre tant* en espagnol et dans le patois du Béarn : *entretanto* et non *entretiempo*, *entretan* et non *entretèms*. En italien moderne : *intanto* et non *intempo*. En ancien français : *entrestant* et non *entrestempor*. Et semblablement en roumain, en romanche, en catalan, en provençal et en rhétique... En fait, c'est toute la linguistique des langues romanes qui témoigne pour la forme *entre tant*.

(\*\*) Il est des cas, délicieuse Bécassine, où *si* commande le conditionnel et ce cul, que tu as si joli, un coup de pied dedans.